

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 30 (1972)

Heft: [1]: La contestation peut-elle conduire à une éthique nouvelle?

Artikel: Prises de positions

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Prises de positions

Interventions du samedi

M. Ph. Secrétan :

Il est extrêmement difficile de prendre position sur une série de conférences aussi riches de substance et aussi bien articulées. Aussi vais-je très brièvement essayer d'en établir une sorte de systématique: j'espère que celle-ci ne sera pas trop abstraite.

A prendre ces quatre exposés dans leur ensemble et dans leur totalité, nous y découvrons ce que j'appellerai « une dialectique du besoin et de la liberté »: d'un côté, effectivement, on nous a plongés dans le monde des besoins, dans ce que Hegel a appelé « le système des besoins », avec une rationalité dont nous avons vu à quel point elle était contraignante; de l'autre côté, on nous a parlé de quelque chose qui serait un absolu de la liberté, et même des termes comme ceux de « fête », d'« extase », de « jouissance absolue » sont apparus; il me semble qu'entre ces deux notions, il y a une distorsion qui m'a habité tout au long des quatre exposés.

Nous pouvons, je crois, tenter une systématisation en disant que, dans un premier temps, on pourrait effectivement imaginer un *refus* « d'entrer dans cette tension », ou, en quelques sorte, de la *réduire* en absorbant l'un des termes dans l'autre, c'est-à-dire de faire coïncider immédiatement, par exemple, le besoin et la fête (ou le rêve). Je crois que cette collusion aurait, à la limite, son modèle dans un comportement de type sexuel où, effectivement, le besoin et le rêve se trouvent immédiatement liés. Ou alors, nous aurions un « saut » du besoin dans la liberté qui devient un absolu, et un refus de considérer les nécessités, lequel va s'alimenter, par exemple, dans la drogue ou dans le rêve systématiquement entretenu. J'appellerai cela « un rapport non dialectisé », et c'est, au fond, ce que le Père Birou désignait par « régime de l'immédiateté » ou encore du « tout, tout de suite ». C'est là, je pense, un aspect négatif de la contestation, qu'il nous faut dénoncer comme tel. Mais je dirai aussitôt que ce ne me semble pas du tout recouvrir la totalité de la contestation, de loin s'en faut. Je vais essayer de le prouver immédiatement.

Mais, d'autre part, nous aurions un contre-modèle, celui qui nous a été présenté sous les termes suivants: d'un côté, nous aurions des besoins seconds, une rationalité technocratique qui organise ce « système des besoins », dont on voit combien il se distance peu à peu des besoins naturels ou primaires, pour envahir jusqu'à ces interstices de liberté qui nous sont laissés sous forme de *loisirs*. Entre cette organisation des besoins et ce « monde des valeurs » qu'est le loisir, nous avons cette complexification des technostructures et, précisément, un système social qui fait apparaître ses soi-disant valeurs comme des « non-valeurs », comme une sorte de compensation à une contrainte technico-économique. Nous aurions donc là un système de *médiation*. Mais je crois qu'il s'agit d'un système *négatif* de médiation.

J'aurais, par conséquent, un troisième thème, celui de savoir comment il est possible d'échapper soit à l'immédiateté, soit à la fausse médiation de cette complexification de technostuctures. Ce troisième volet, qui me paraît contenir des aspects importants de la contestation, est celui où la médiation entre les *besoins* et les *valeurs* est néanmoins assurée par une société dont on vient de nous dire qu'elle n'est, peut-être, que le projet d'une *nouvelle* société; mais si ce projet a comme finalité dernière une réalité sociale, il peut aussi avoir comme finalité dernière « un système de valeurs ». Ce serait là, dirais-je, l'aspect plutôt *politique* de la contestation.

Enfin, on nous a parlé du mouvement communautaire, que je voudrais inscrire en parallèle à ce volet politico-social; médiation communautaire que nous voyons plutôt liée à des valeurs de type plus esthétique, plus culturel, avec possibilités de déboucher sur des valeurs telles qu'elles puissent être éclairées par l'espérance évangélique dont Mlle Moyano nous a parlé.

De toute manière, je dirai qu'il n'est possible de tenir compte du sérieux de la contestation que si nous l'inscrivons dans un système de médiation, c'est-à-dire dans quelque chose qui sert de relais entre les besoins et les valeurs, entre le *physique* et le *moral* — pour transposer cela au niveau humain. Mais là où nous rencontrons soit une falsification de la médiation, soit une oblitération de celle-ci dans l'immédiateté, aucune espérance n'est possible de parler d'un nouveau système de valeurs, dont j'essayerai de vous montrer, par l'exposé, que ses conditions essentielles ne paraissent pas fondamentalement étrangères à toutes les grandes formulations d'une éthique qui réponde, précisément, à cette exigence énoncée par le Père Birou: rendre habitable la demeure des hommes.

M. M. Clavel :

J'ai passé mon temps à écouter beaucoup plus qu'à critiquer, et d'ailleurs, je ne saurais rien ajouter à l'analyse synthétique et globale que vient de vous présenter M. Secrétan. Par bonheur, je vais peut-être utiliser un aspect de mon personnage un peu étranger à ce débat théorique: en dehors de ce que je peux être en tant que philosophe ou poète, je suis ce que l'on appelle en France — à tort d'ailleurs — un dirigeant et un militant gauchiste, c'est-à-dire une personne pour qui la pratique et la théorie sont inextricablement mêlées et qui représenterait tant soit peu — car personne ne représente personne — les jeunes contestataires avec qui je travaille, tant dans les bureaux que dans la rue.

A ce titre-là, je ne suis pas content de ce qui a été dit aujourd'hui. Ou, plus exactement, permettez-moi de dire mes préférences: il est un exposé que je place dans mon cœur nettement au-dessus des autres; c'est évidemment, celui de M. le professeur Schaller, parce que ce dernier est l'adversaire franc, loyal extrêmement intelligent et complet; d'autre part, et contrairement aux rêveurs du désjr et du besoin que l'on voit en nous, nous avons la prétention d'être des politiques; nous avons donc intérêt à bien connaître l'adversaire, ne serait-ce que pour savoir ce qui est possible ou non.

Par conséquent, je peux dire que l'éloge de la société industrielle moderne présenté par le professeur Schaller m'a plu énormément, et que je n'ai absolument aucune réserve à y ajouter, sinon bien sûr, que la société est tout de même un ensemble d'hommes: de par ma position de militant, d'un côté, de journaliste en rapport avec des centaines de jeunes qui viennent me confier l'état de leur corps et de leur psychisme, de l'autre, je puis répondre que

cette société est très bonne, mais « qu'on en crève ». C'est la seule réponse possible, car il y a véritablement une lacune fondamentale (le mot a été peut-être trop utilisé): les jeunes à qui j'ai affaire depuis des années sont des violents, des névrosés, des instinctifs; dans un roman, j'ai écrit cette phrase, que tous ces jeunes me rappellent sans cesse: « Si mai ne revient pas, nous serons tous malades. » J'ai participé aux événements de mai, et je dois dire qu'il y avait quelque chose qui, à la fois, dépassait et défiait vos analyses (ceci s'adresse à M. Schaller), et qui, d'ailleurs, rend d'autant plus urgent le souci d'en tenir compte: soudain, au milieu de cette société de consommation, il y a eu un cri extrêmement profond, celui de la transcendance humaine, du vouloir vivre; comme nous n'y étions pas habitués, en raison des structures refoulantes de notre société, c'est ce qui a rendu toute la jeunesse malheureuse et qui, jusqu'à maintenant, lui fait même perdre l'espoir, contrairement à ce qu'ont dit plusieurs conférenciers. Je suis ici pour vous dire que ce n'est pas facile, que ceux qui se livrent ainsi mettent en jeu leur santé, leur bonheur, leur vie et leur enracinement-même.

De toute évidence, cette révolution n'a pas été le propre de l'économiste: soudain, en mai, il semblait que l'on ressuscitait, ou que l'on commençait à exister, sans savoir pourquoi. Le côté le plus extraordinaire, et qui a été souvent décrit ici, c'est cette variété confuse et contradictoire des types de contestation, qui nous conduit à un dilemme: soit cette contestation est tellement confuse, qu'aucun espoir n'est permis dans le sens d'un avenir européen ou mondial; soit, alors, tous ces symptômes différents comportent une racine commune, d'existence profonde, qui ne s'est pas encore identifiée. Dans ce cas, le vrai travail du révolutionnaire consistera, non pas à établir des projets et à contrecarrer en termes économiques les analyses si pertinentes de M. Schaller, mais à tenter de mettre à jour, à la manière d'un psychanalyste collectif, cette racine d'existence commune; c'est alors seulement que, une fois reconnue, elle deviendra une force humaine, vitale, profonde telle — et j'expliquerai dans mon exposé ce qu'est cette force *culturelle* — qu'elle inventera et réinventera d'elle-même ses lois propres, y compris celles de l'économie. C'est cette unique réponse, non que j'apporte maintenant, mais que je vous annonce!

J'en profite pour ajouter un mot au sujet de Marx, dont on a très peu parlé jusqu'ici: il est évident que si la culture est une superstructure de l'économie, alors l'analyse de la société moderne, tant dans les pays capitalistes que dans les états socialistes, l'a emporté, et nous sommes des rêveurs et des utopistes. Mais si le rapport inverse est vrai, s'il est vrai qu'il y a un vouloir vivre collectif et profond à la source de tous nos styles et modes de vie, si nous sommes devant une nouveauté aussi radicale qui cherche à se faire jour malgré le barrage de deux ou cinq siècles d'habitudes occidentales, alors, c'est à cela qu'il faut s'employer, et peut-être y trouvera-t-on le salut.

J'approuve totalement la remarquable analyse des symptômes, des lieux et des temps de cette contestation, faite par M. Dominicé, base phénoménologique indispensable; mais je lui contesterai sa dernière phrase: « Les jeunes et les adultes vont décider de l'avenir de cette civilisation en crise. » Si cela se situe au niveau que j'ai laissé entrevoir, il est évident que l'on ne *décide* pas d'une civilisation: se réunir pour dialoguer (selon le sens à la mode de ce vieux terme humaniste), pour vivre ensemble et *faire* ainsi une civilisation, cela n'est pas possible, et revient à un humanisme par lequel, au nom de nombreux camarades, je refuse de me laisser bercer. Je rejette cet idéalisme, ne serait-ce que pour ne pas être traité d'utopiste.

Enfin, j'ai été extrêmement touché par l'exposé de Mlle Moyano, qui se situerait, lui, sur un plan insuffisamment politique, dirai-je. Lorsque je vous dis que je vous parle en chrétien, c'est en vertu d'une analyse de l'esprit qui habite et travaille l'homme jusque dans son corps

et qui, s'il revenait — comme j'ai été le premier à l'annoncer, assurera un salut de nature également politique. Aussi certaines formules (passage des Hébreux, Résurrection, etc.) me paraissent-elles quelque peu individualistes et ne changeant rien à la position du chrétien depuis environ 2000 ans. Cela est peut-être insuffisant et amène Mlle Moyano à verser parfois dans l'excès contraire, notamment lorsqu'elle dit: « c'est une société qui ne fournit pas de réponse au pourquoi vivre, pourquoi mourir? ». La formule est belle, mais j'ose signaler qu'elle peut dangereusement prêter le flanc à la critique de l'adversaire. C'est ainsi que dans sa « Lettre aux gens heureux », et devinant presque la formule précitée, L. Pauwels m'adresse une remarque tout à fait pertinente: une société qui, bientôt, nous proposerait et nous imposerait un « pourquoi vivre, pourquoi mourir? » porte un nom: une société *totalitaire*... C'est là une critique très pertinente, contre laquelle nous devons nous défendre en théorie et en pratique, car nous construirons ensemble!

En vertu de ma pratique, et pour provoquer le débat, je dirai, pour terminer, qu'on a un peu trop aimé la jeunesse, que dans tous les discours, on lui dit en général « oui », alors que huit à neuf fois sur dix (d'où mon intimité avec elle), je lui dis « non! »

Interventions du dimanche

M. P. Dominicé :

Il m'est difficile d'émerger de ces deux exposés, car je les sens faire choc dans ma tête comme deux forces contraires, présentes ensemble et illustrant un débat effectivement très personnel, qui me poursuit depuis un certain nombre d'années. Dès lors, je voudrais simplement tenter de faire surgir une question: M. Clavel éveille en nous ce qui dort, ce qui sommeille; cela me paraît incontestable. Dans la mesure où je suis convaincu avec lui qu'endormir cette part qui sommeille, c'est participer à une répression de la contestation, à un certain cynisme de l'ordre et de la tranquillité helvétiques, refouler une partie de mon être, dans la mesure où je ressens tout cela, j'ai l'envie de *vivre* les questions qu'il nous pose. En même temps, M. Secrétan nous rappelle la *limite* de cette interrogation, le cadre de celle-ci: à la fois la nécessité de garder au cœur de cette interrogation ce qui est incontestable, ce qui est en nous-mêmes et que nous avons hérité du passé, la limite qu'il n'est guère possible de franchir. Il y a donc là un nécessaire éveil et une barrière à respecter. Cela m'incite à poser la question suivante: comment pouvons-nous vivre un temps d'arrêt qui nous permette à la fois de laisser cet éveil mûrir en nous, tout en reconnaissant l'incontestable. Pour moi, mai 1968 a représenté un temps et un lieu qui a permis d'élucider ces deux choses et de les faire s'entrechoquer. La jeunesse, je crois, réclame ce temps et ce lieu; et dans la mesure où je vis avec elle dans le cadre de mon travail, je suis forcé de reconnaître que ce temps et ce lieu me sont aussi nécessaires: que lorsqu'ils arrêtent les cours, beaucoup de choses m'apparaissent comme verbiages, mais qu'au travers de ces discussions se dégagent des questions fondamentales qui ne sont pas débattues quand la machine marche et quand le programme est suivi. Nous devons, je crois, nous interroger là-dessus, parce que, en Suisse, de par les forces d'efficacité et de rendement que nous avons intériorisées, nous avons une peine énorme à trouver un temps et un lieu pour laisser les questions qui sommeillent en nous émerger dans leur radicalité. J'aimerais que dans ce pays, à propos de l'armée, du travail, de l'Etat, de tout ce que dissimule à la fois l'abstention et l'espérance d'un monde nouveau, qu'à propos de tous

ces thèmes que l'on pourrait multiplier, il y ait des temps et des lieux où il soit possible d'aborder les problèmes, même si nous ne savons que les aborder en balbutiant, dans le désordre! Je pose cette question, car M. Secrétan a raison de nous rappeler l'incontestable et l'interdit. J'aimerais donc lui demander s'il ne pense pas qu'il y a un temps et un lieu nécessaires, et qu'ils doivent être nécessairement marqués d'un certain désordre et d'une certaine anarchie. J'aimerais aussi lui dire que la Croix dont il a parlé, c'est aussi une *folie*, par rapport à la sagesse et au droit, et que la prophétie de l'Ancien Testament est toujours une folie: dans l'intervention de M. Clavel, j'ai ressenti comme une prophétie pour notre temps, à laquelle j'aimerais pouvoir réfléchir, dans un temps et dans un lieu où il me soit possible d'en élucider la signification. Or, la vie que je mène actuellement ne me le permet pas, parce qu'en Suisse, effectivement — et comme l'a dit Mlle Moyano — nous n'en sommes qu'à regarder continuellement nos montres en vue de respecter notre agenda. Dès lors, cette anarchie, cette contestation des étudiants, c'est pour moi un rappel à s'imaginer, à se créer un mode de vie que je n'arrive même plus à concevoir dans le monde d'institutions et d'adultes que je parcours.

Mlle M. Moyano :

Je partage entièrement l'avis de M. Dominicé, en ce sens qu'il y a effectivement trop de choses à décanter; tout cela est trop fort, trop dense. M. Clavel a livré sa personne, et M. Secrétan nous a rappelé les limites de cette création, de cette imagination. Je me dis alors que le temps de l'*avoir* est passé, mais que celui de l'*être* n'est pas encore arrivé: être autrement et être communautaire, non soi-même. C'est cela que recouvre l'intuition des jeunes et je me demande s'ils ne désirent pas *assumer* les risques de cette tension dont parlait M. Dominicé, cette tension inévitable entre la création et le possible, entre l'imagination la plus profonde et ses limites. Dès lors, quelle part donner à la réflexion, et je dirai même, à la contemplation? Quelle part donner à la recherche des sources qui rendent cette tension possible de la créativité dans le réalisme?...

M. Fr. Schaller :

Je serai très bref. Je voudrais me permettre quelques remarques concernant l'exposé de M. Clavel: une remarque de détail, d'abord; une constatation d'ordre général, ensuite.

Remarque de détail: M. Clavel, vos exemples, vos anecdotes, vous nous les exposez avec la perfection du style parlé et de la forme qui caractérise votre art et, je le dis, votre génie. Je voudrais pouvoir, plus tard, reprendre avec vous chaque exemple et chaque anecdote et me les faire expliquer par vous, en marge de tout débat public et dans l'esprit d'une recherche sincère et profonde de ce que *notre* esprit peut accepter. Pour ne pas demeurer dans l'abstrait, je me permettrai de reprendre l'un de vos exemples: vous nous avez parlé, très brièvement, des logements des travailleurs étrangers; vous avez évoqués les bidonvilles, et vous l'avez fait dans un esprit qui a été certainement — ou je me trompe beaucoup — interprété par chacun comme la volonté de dénoncer une *tache* sur notre économie et notre société, je dirai presque une tare. En cela, je vous suis pleinement. Il y a les logements misérables; mais ne sont tels que ceux qui peuvent se comparer à une masse de logements confortables et fonctionnels. Il y a deux siècles, vous n'auriez pas parlé de bidonvilles: il n'y en avait pas, parce que tout était taudis. C'est donc que depuis l'avènement de cette rationalité écono-

mique, la plupart, l'immense majorité de nos logements ont été améliorés et transformés, ce qui met en évidence — et vous l'avez fait — la tache des taudis et des logements misérables. Je voudrais vous enlever la possibilité de donner cet exemple, parce que comme vous, je suis contre ces taudis. Alors, de mon côté, je me suis permis de proposer une solution : la *poursuite* de cette rationalité économique, qui réduira sensiblement, continuellement et progressivement, l'espace des insuffisances dans notre économie. En somme, en relevant ces insuffisances, c'est un hommage à notre société que vous avez rendu.

Constatation générale, maintenant : sur le plan de l'économie — qui est le mien ! — nous ne pouvons, je crois, M. Clavel, que prendre acte réciproquement de notre position ; car je considère l'économie comme un moyen, et non comme une fin, comme un moyen à disposition de l'homme ; et je suis bien obligé de constater que de votre côté, vous êtes entré aujourd'hui en économie comme on entra jadis en religion.

M. Secrétan : dans votre exposé, qui m'a vivement impressionné, vous nous avez rappelé que l'expérience du passé était nécessaire pour dégager les possibles. Je pense que nous devons nous convaincre de cette vérité première. Votre aspiration à une société nouvelle ne postule pas — si je vous ai bien compris — nécessairement, ni d'emblée, comme préalable la destruction de notre appareil de production et de nos structures économiques. Vous avez, pour le moins, laissé le problème ouvert : vous attendez plus de preuves, plus d'indices qu'il est nécessaire de « casser la baraque » avant de refaire cette société nouvelle, qui doit — et cela, vous l'avez dit — s'inspirer des expériences du passé pour construire l'avenir. Sous réserve de vous avoir bien compris, je souscris à *tout* ce que vous nous avez dit : non pas, certes, comme économiste et en tant que tel, car ce n'est pas sur ce plan que vous vous êtes situé ; mais j'y souscris, parce que cette société nouvelle, vous l'attendez avant tout des profondeurs de l'homme, au-delà même — et vous l'avez spécifié — de la politique. Vous attendez donc cette réforme très profonde de l'homme : je l'attends aussi, comme vous, je m'efforce d'y contribuer, non point dans mon activité d'économiste, car il ne m'apparaît pas que l'un soit la condition de l'autre ; mais si je souscris à vos propos, c'est que je suis un homme de foi, appartenant à une Eglise, tout comme vous, et ayant conservé cette foi, bien que l'Eglise à laquelle j'appartienne me paraisse avoir culbuté au niveau de la politique.

Rév. Père Birou :

Nous en sommes à un point sérieux et grave, et j'ai l'impression, le sentiment, la certitude, qu'en ce moment, un esprit passe sur le Mont-Pèlerin. Nous avons le privilège de pouvoir l'entendre. Cet esprit est peut-être double : il me semble entendre un courant qui comporte quelque chose d'Héraclite, mais certainement quelque chose du prophète Esaïe et de Saint-Paul : quelque chose qui, aujourd'hui, nous transmet non seulement l'exigence de l'être, homme universel, mais aussi un appel au-delà et dans l'avenir. En même temps, je ressens un courant où l'on entend davantage la voix de Socrate, la sagesse de Salomon, ou peut-être encore une voix hegelienne et posthegelienne : la prise en main par la raison de son destin, j'entends par là la raison humaine, l'humanité raisonnante et raisonnable. Mais le problème est de savoir si un discours post-hegelien d'interprétation de notre être au monde est possible ; et c'est, précisément, le débat entre MM. Clavel et Secrétan : en particulier, est-il possible de dissocier raison, volonté et imagination ? Ne faut-il pas revenir à ce point de naissance — Héraclite — d'une pensée originelle qui se réinterroge fondamentalement sur sa raison d'être ou sur son vouloir être ? A ce point, je laisse ouvert le débat entre les deux orateurs, mais je

voudrais que nous soyons sensibles à ce qu'ils nous ont dit; car, sous des formes différentes, ils ont fait passer une double exigence. Celle-ci s'est manifestée sous des formes qui, évidemment, peuvent apparaître inconciliables. Le sont-elles autant qu'on le veuille? J'ai parlé moi-même d'une demeure des hommes rendue habitable. M. Secrétan semble dire que l'imagination est quelque peu en dehors de cette maison. Précisément, l'imagination, en tant que motivation fondamentale d'existence et recherche d'un sens total, y compris dans l'aboutissement vers Dieu qui nous a donné la source de la vie, cette imagination, donc, ne peut être absente de cette demeure rendue habitable. C'est là tout le problème d'un espace, d'un esprit *dans* la demeure temporelle des hommes, non d'un esprit qui va s'y installer, mais d'un esprit qui interrogera, interpellera et contestera toujours cette habitation qui n'est peut-être pas trop raisonnable, mais qu'il faut aménager de manière à ce qu'elle puisse souffler. Tout le débat est en cela: il faut que nous sachions humainement, avec toute notre intelligence et notre raison, aménager cette demeure, mais il faut aussi que nous sachions parfois la quitter: quitter les plaies d'Egypte, car il y avait là aussi une prospérité, mais qui a eu ses plaies; passer dans un certain désert; peut-être aussi, trouver un certain Sinaï, si tant est qu'il soit possible pour nous aujourd'hui. Il s'agit donc de la marche dans le temps, et il faut savoir y mettre ce souffle de l'esprit.

Revivre l'ambiance des « Journées du Mont-Pèlerin 1972 »

Plusieurs personnes, frappées par l'ambiance extraordinaire qui a régné lors de ces Journées, ont exprimé le désir d'entendre une sélection de la bande d'enregistrement qui restitue fidèlement l'intensité de la recherche en commun.

Pour répondre à ces demandes, le comité du CEHL envisage d'organiser, au cours de ce printemps, une

Audition

collective de ce document, avec la participation éventuelle de l'un des conférenciers.

Les lecteurs de la présente publication, qui seraient intéressés par cette écoute, voudront bien le signaler à l'adresse ci-dessous, en indiquant, le cas échéant, leurs desiderata personnels.

Cercle d'études économiques et sociales du Haut-Léman (CEHL)
Chemin des Arquebusiers 14, 1800 Vevey, téléphone (021) 51 44 81